

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 1

Artikel: Une déclaration
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211828>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Voici encore un charmant petit tableau, du 24 décembre 1709 :

Aujourd'hui, veille de Noël, me sentant un peu soulagé, j'ai voulu reprendre à écrire ce que je sais, du temps que dans la cuisine à côté, ma femme avec l'aide de la femme à Adam Yersin, de la Sautaz et de la vieille Judith Bouquet, est occupée à faire quelques bignets et brecci, comme les femmes ont accoutumé de faire à pareille époque et autant que le permet la dureté des temps. Le poêle dernier où je me tiens est fort agréable; je peux me divertir à voir les gens qui passent sur la place, les paysans qui vont de l'un à l'autre cabaret.

Ces menus détails ne font-ils pas revivre avec une remarquable vigueur les bonnes gens d'il y a deux siècles ? Le notaire Loup y excelle, et cela donne un grand prix à ses Mémoires.

Nous pourrions multiplier les citations, mais il faut savoir se borner. Terminons par une réflexion de l'auteur. Après avoir noté les effets désastreux de l'hiver de 1708-1709, sur les récoltes, et constaté que les actes de sorcellerie semblent se faire plus rares, il ajoute philosophiquement :

« Ces choses mises à part, il ne s'est passé aucun fait notoire et digne d'être signalé. On a continué comme de coutume dans notre village de Rougemont à se marier, baptiser et à mourir. La vie du monde ne s'arrête pas. »

Il disait bien vrai, l'excellent notaire : la vie du monde ne s'arrête pas.

Une déclaration. — Au retour d'une soirée chez des amis :

Lui. — Pourquoi êtes-vous si tellement songeuse, mademoiselle ?

Elle. — Mais je ne suis rien tant songeuse.

Lui. — Il y a pourtant une demi-heure que vous n'avez pas pipé le mot.

Elle. — C'est que je n'ai rien à dire. Quand on n'a rien à dire, on ne dit rien.

Lui. — Alors, c'est bien vrai : quand vous n'avez rien à dire, vous ne parlez pas ?

Elle. — Pisque je vous le dis.

Lui. — Voulez-vous être ma femme ?

CHANSON PATOISE.

Couplets chantés à l'occasion d'un banquet, sur l'air de « Por la fita dâo quatorzè ».

Dein noutron paï, la mouïda

Quan on veut bin s'amusâ,

Lé d'avai dedein le shlioula,

Oquié que fassé tzanta.

Dein cî cas,

Fau nonmâ

Dei lurons a forta bouïla

Et que satzan dégustâ

Mé z'amis ye falliai vairé

Noutron bravô cantinié,

Quant lé zu à la verrière,

Por dégusta dau nové

Cî nové

Dé Paudex

Lé tant bon et l'eïn fau baire

Du midzo tant qu'à miné.

N'iran trai por cî voyadzo,

Que na pas ita vouaizu,

D'au bon pan et d'au fremadzo,

Tzâcon la tappâ dessu

Et dé dju

N'eïn tant bu

N'eïn rebattâ mé d'on yadzo

Ein revenieïn sein craizu

Noutra féné qu'iran grindze

Quan n'eïn retrovâ l'hotô,

Ye l'an fe danhi lau sindze

L'ir'on drôlo dé duo

A l'hotô

Cein va mau

Quan la féné se déreindze

Craidé-me, l'ai fé pas biaü

Ein é bin prau por on yadzo

Ne vu pas lai retornâ

Yamo mi dein mon ménadzo

Avâi la tranquillità

Ne vu pas

M'esposâ

Ye né pas tan dé coradzo

Por tan me féré bramâ.

P. NICOLLERAT.

A côté du chemin. — Quelques Lausannois qui, au retour des dernières mises de vins, voulaient se rendre de Mont-sur-Rolle à Allaman, prirent à travers champs pour abrégier le chemin. Ils s'aperçurent bientôt qu'ils se fourvoaient et interrogèrent un jeune garçon qu'ils rencontrèrent.

— Dis-donc, mon garçon, où faut-il aller prendre la route de Fêchy à Allaman ?

— A Fêchy, M'sieu.

A propos de « bouchon ».

L'article de notre collaborateur *L. Mn*, sur l'origine du mot « bouchon » désignant un cabaret, nous a valu les deux communications que voici :

« Comme complètement à l'article *Le bouchon* du *Conteur* du 8 décembre... « les cabaretiers ou » taverniers proprement dits, plaçaient au-de- » vant de leurs établissements une touffe ou bou- » quet de rameaux pouvant conserver pendant » un certain temps leur feuillage : lierre, houx, » buis, sapin ou gui; la paille même fut employée » à cet usage. Ce *bouchon*, dernier souvenir du » lierre et des pampres consacrés à Bacchus... »

« Le mot *bouchon* se dit par extension d'une enseigne quelconque indiquant un débit de vin et le cabaret lui-même. »

(Extrait de *Blavignac* : Histoire des enseignes d'hôtelleries, d'auberges et de cabarets.)

MÉRINE.

« Mon cher *Conteur*,

« Ne crois-tu pas que ce titre de « bouchon » donné jadis, surtout en France, au débit de vin, et qui tire son nom du petit fagot, suspendu en guise d'enseigne, ne vient pas justement du dit fagot ?

« On allait beaucoup en voyage, en char ou à cheval; de temps en temps il fallait s'arrêter, non pas seulement pour soigner les gens, mais aussi les chevaux. Or, quand ceux-ci ont fourni une course d'une certaine durée et surtout qu'ils ont chaud, on les *bouchonne*, c'est-à-dire on les frictionne avec de la paille ou quelques branches de verdure. L'enseigne, le « bouchon-fagot » devrait donc indiquer qu'on trouvait là de quoi *bouchonner* son cheval.

« Dans tous les cas, chez nous le vin se vendait à pinte, soit à pot renversé, « ouvert ». Il ne saurait être question de bouteilles bouchées. »

« Cordialement à toi.

» Major AMIGUET.

« N.B. — *Le cabaret*, soit une tête de bélier, servait d'enseigne aux marchands de vins.

« Cette tête de bélier, *cabaret*, en langue d'oc, devait être un reste de la tradition d'après laquelle Bacchus serait mort de soif dans le désert, sans un bélier qui le mena vers une fontaine.

« On peut faire un rapprochement entre ce bélier « cabaret », et les nombreux « Cafès du Mouton », connus chez nous. »

Pédagogie à rebours ! — Qu'est-ce que la charité ? demande un instituteur au jeune Toto :

Silence du mioche.

Le maître lui pince vigoureusement une oreille, en répétant la question.

— Hi ! hi ! hi !... gémît l'enfant, la charité !... vous ne le savez pas vous-même. Sans ça, vous ne me tireriez pas ainsi les oreilles !...

AVEZ-VOUS UN MOMENT ?

QUE serait la guerre, si, au lieu des fusils perfectionnés, d'un fonctionnement si rapide et si facile que l'on a aujourd'hui, nos soldats n'avaient encore que le mousquet en usage sous Louis XVI.

Voici, à ce propos, la nomenclature des mouvements successifs du dit mousquet.

Portez bien vos armes.

Laissez glisser le mousquet.

Portez la main droite au mousquet.

Haut le mousquet.

Joignez la main gauche au mousquet.

Prenez la mèche.

Soufflez la mèche.

Mettez la mèche sur le serpent.

Compasser la mèche.

Mettez les deux doigts.

Soufflez la mèche.

Recouvrez le bassinet.

En joue.

Tirez.

Retirez vos armes.

Prenez la mèche.

Mettez-la en son lieu.

Soufflez sur le bassinet.

Prenez le pulvêrin.

Amorcez.

Fermez le bassinet.

Soufflez sur le bassinet.

Passez le mousquet du côté de l'épée.

Prenez la charge.

Ouvrez la charge avec les dents.

Mettez la poudre dans le canon.

Tirez la baguette.

Accourcissez-la contre l'estomac.

Mettez-la dans le canon.

Bourrez.

Retirez la baguette.

Haut la baguette.

Accourcissez-la contre l'estomac.

Remettez-la en son lieu.

Portez la main droite au mousquet.

Haut le mousquet.

Mousquet sur l'épaule.

En tout, trente-huit mouvements pour tirer un coup de mousquet et remettre celui-ci sur son épaule.

Faut bien savoir ! — Un vieux et brave campagnard, qui a fort peu voyagé, fut tout récemment appelé à faire une course à Paris. Une fois dans la grand'ville, il se trouva fort dépaysé.

Voulant prendre le tramway, il se précipite sur le marchepied.

— Complet en bas ! dit le conducteur. Mais si vous voulez monter sur l'impériale...

Le campagnard commence l'ascension, puis se ravisant tout à coup :

— Est-ce que ça mène au même endroit ?

Y FILE, FILE... ET DISPARAIT

C'ÉTAIT au bon temps des avant-revues. Les chasseurs de gauche venaient d'être licenciés. Après avoir quelque peu fraternisé aux Trois-Suisses avec du « penatzet » trois de nos braves chasseurs se retirèrent.

— Si on buvait encore une bouteille, mais du bon, qui ne nous donne pas *par* la tête ? fait l'un.

— Ça y est ! Ah ! si je pouvais seulement attendre mon père pour une bouteille de 34 ; il en a son caveau garni.

— Eh bien ?...

— Impossible ; jamais on ne peut lui en attraper une goutte.

— Parions que oui. Laisse-moi faire.

Nos trois grenadiers montent chez le papa François.

— Bonsoir, papa François.

— Serveur. Vous avez déjà fini cette avant-revue ?

— Hélas oui. Mais on a eu du guignon. Notre nouveau sergent-major nous avait invité à boire